

Vendredi 31 août 1792, trois heures de l'après-midi

Le chemin serpentait en pente douce dans les bois, jusqu'à une lisière. Arrivés là, les deux cavaliers découvrirent Verdun à travers les arbres. Le premier était un jeune homme d'une vingtaine d'années, en habit bourgeois confortable et bottes souples, les traits agréables mais mélancoliques, un peu durs, le nez cassé. Son compagnon avait environ onze ans, le visage espiègle tacheté de son, des guêtres enserrant ses gros souliers de cuir.

Le ciel était d'un bleu pur, l'air embaumait le blé chaud avec au loin le doux moutonnement de collines boisées, dont les nuances allaient du vert pâle au noir profond. Malgré la douceur de ce paysage, le jeune homme eut une moue contrariée.

—Merde. Trop tard.

Arrivé à ses côtés, le petit Joseph observait aussi la vieille cité. Au premier plan se dressait une citadelle à la Vauban, puis, derrière une muraille basse à l'aspect moyenâgeux, une étendue de toits gris et de clochers carrés, bien à l'abri des tours massives et d'une dizaine de redoutes. Autour, la plaine était inondée : les défenseurs avaient ouvert les écluses pour tenter de ralentir l'ennemi.

Une trentaine de canons prussiens étaient déjà pointés sur la ville depuis les vignes à l'est, de l'autre côté de la Meuse. Quelques uhlands patrouillaient sans se presser

le long de la rivière, entre les vergers et les champs de seigle.

Verdun était assiégé. Ils avaient échoué.

Le lieutenant Victor Dauterive sentit son cœur se serrer. Plus que jamais, le message que lui avait confié Danton lui semblait essentiel, mais comment franchir tous ces obstacles ? C'était presque mission impossible. Il tressaillit en sentant la main de Joseph sur son avant-bras. Le garçon lui montrait quatre cavaliers qui trottaient vers eux à deux cents pas, en uniformes noirs, le shako orné d'une tête de mort.

Il piqua des deux vers le bas de la colline, ordonnant à son garçon de le suivre.

Les hussards noirs déclenchèrent aussitôt la poursuite, criant des *Halte !*, des *Arrêtez-vous !* marqués de leur gros accent. Victor voulait atteindre une route qui se noyait ensuite dans la grande plaine inondée, et qui paraissait mener à l'une des portes de la ville, close entre deux grosses tours rondes.

Leurs poursuivants avaient compris la manœuvre. Ouvrant un feu nourri, ils forcèrent les deux cavaliers à quitter cette chaussée vers la zone inondée. Leurs chevaux renâclaient et se cabraient dans de grands éclats de boue, ils durent les relancer à coups d'épéon. À ce train, ils seraient vite rattrapés.

Victor était furieux. Contre lui, contre les Prussiens, contre la terre entière. Danton en personne lui avait confié cette tâche. Il n'arrivait pas à croire que tout ça était vrai, il en avait le vertige. Comment lui, Victor Brunel, chevalier d'Hauteville né de bonne noblesse en Bourgogne, en était-il arrivé là ?

Mais ils allaient échouer. Tout près du but.

Leur allure ralentissait, ils avançaient de l'eau parfois jusqu'au ventre des chevaux, eux-mêmes totalement

trempés. S'ils n'avaient pas été excellents cavaliers, Joseph et lui seraient tombés depuis longtemps. Chaque fois qu'ils tentaient de bifurquer vers la ville, les Prussiens faisaient feu. Leurs balles passaient dans des bruits d'abeille, ils reprenaient leur errance épuisante dans l'inondation.

L'espoir revint lorsqu'ils aperçurent un pont au loin, devant l'une des portes de Verdun. Il cria à son garçon de le suivre :

— Plus vite, bon Dieu ! Vers la ville ! Serre les cuisses !

À présent, leurs montures avaient de l'eau jusqu'au poitrail, mal assurées sur une terre spongieuse, traîtresse. Joseph serrait les dents, tout pâle, attentif à ne pas vider l'étrier. Et s'il était tué lui aussi ? Dauterive ne se le pardonnerait jamais. Un an plus tôt, il avait recueilli le petit boiteux, mourant de faim. Souvent, on le prenait pour son domestique et cela le fâchait. Il était bien plus que cela, son apprenti, presque son fils adoptif.

D'autres cavaliers s'apprêtaient à les prendre en tenaille, des uhlands cette fois. Ils n'avaient plus le choix, et foncèrent droit devant dans le marécage en creusant d'immenses vagues autour d'eux. Victor n'y voyait presque rien, la figure noire de boue. Alors son cheval perdit pied et il se retrouva suffoquant dans une masse liquide glacée.

*

Pendant quelques secondes, il ne respira plus. Puis il refit surface, toujours en selle, mais il ne distinguait rien d'autre que des herbes hautes et des roseaux. Joseph flotait à ses côtés, emporté par le courant. Il l'attrapa par le col et le hissa devant lui.

Une rivière dissimulée dans la zone inondée avait interrompu leur fuite, pour autant ils n'étaient pas à l'abri. Des coups de feu éclatèrent. Quelques balles les frôlèrent dans des sifflements. Leurs poursuivants s'étaient arrêtés à vingt ou trente pas et leur tiraient dessus comme au champ de foire.

D'où ils se trouvaient, on ne voyait rien du décor, uniquement la rive, bien trop escarpée pour qu'ils puissent la gravir. Joseph cria quelque chose à son maître. Des uniformes venaient d'apparaître, au bord. La terreur monta soudain, jusqu'à ce qu'ils entendent leurs voix.

C'étaient des Français.

— Continuez plus loin. Sur votre gauche. Après, vous serez à l'abri.

D'autres détonations éclatèrent, mais éparses et lointaines, et bientôt, ils furent hors d'atteinte, après un coude de la rivière. Quelques volontaires les attendaient là, et bientôt Victor et Joseph furent sortis de l'eau, épuisés mais vivants.

*

— Voilà ce que c'est de vouloir friser la moustache des Prussiens d'un peu trop près, fit une voix moqueuse.

L'officier qui commandait le détachement était à peine plus âgé que Victor, mais déjà très assuré, avec cet orgueil naïf qu'ont certains jeunes gens sûrs de leur talent. Il lui tendit la main et l'aida à se relever :

— Marceau-Desgraviers, adjudant-major au premier bataillon de volontaires d'Eure-et-Loir. Je vous fais mon compliment, monsieur. Je vous ai vu sauter dans l'eau avec votre cheval, c'était risqué, mais vous les avez surpris. Chapeau bas. Et vous venez d'où, comme ça ?

Dauterive se débarrassa de sa veste d'été trempée, désormais pesante comme du plomb. Il grommela

qu'il arrivait de Paris avec un message du gouvernement. Partis deux jours plus tôt en chaise de poste, ils ne s'étaient arrêtés que quelques heures à Châlons pour dormir. Le matin-même à Clermont, ils avaient acheté des chevaux à prix d'or, car on n'en trouvait presque plus depuis que la nation était en guerre.

Il s'enveloppa d'un manteau d'hiver qu'on lui tendait — un autre soldat faisait de même avec Joseph, tremblant de froid et pâle comme un mort.

Marceau le regardait avec surprise, presque de la suspicion.

— Un message du gouvernement. Fichtre. On aurait préféré des canons et des volontaires. Et il dit quoi, votre message ?

— Il est destiné à votre commandant.

Son interlocuteur haussa son ombre de moustache, un peu vexé.

— Parfait. Je vous mène au commandant Beaurepaire.

Se détournant, il tendit le bras vers l'autre rive, où montaient des feux de bivouac. Les artilleurs prussiens préparaient tranquillement leurs boulets et leurs caissons entre les rangées de vigne. Des hussards et des uhlands toujours plus nombreux exploraient les rives de la Meuse sans qu'on les inquiète.

— Vous voyez ça ? La ville est investie. Dans un jour ou deux, quarante mille hommes vont nous tomber dessus. Et nous sommes trois mille pour nous défendre. Hier, on attendait une colonne de secours de Varennes, mais rien n'est venu. Mon ami, nous sommes seuls face à deux armées. Ce qu'il nous faut, ce sont des hommes et des canons, pas des messages.

— Toute la France se lève. L'Assemblée envoie des armes et des volontaires...

—Ouais. Espérons qu'il ne soit pas trop tard.

Marceau lançait des regards préoccupés à l'horizon. Il donna l'ordre de retour vers Verdun. À ses côtés, Dauterive flottait entre contrariété et colère. Son interlocuteur avait raison : personne ne viendrait à leur secours. Sur la route, ils n'avaient croisé aucune troupe en marche. À Châlons, les volontaires s'entassaient dans une cohue infernale, la plupart sans arme et sans uniforme, brûlant leurs tentes et pillant les maigres dépôts, quand ils ne désertaient pas. Quant à l'armée des Ardennes désormais commandée par Dumouriez depuis la fuite de La Fayette, elle semblait avoir disparu.

La Révolution était au bord du chaos.

Longwy s'était rendu sans résistance. Si Verdun tombait, ce serait immanquablement le tour de Châlons-sur-Marne¹, d'où les coalisés et leurs amis aristocrates ne seraient plus qu'à six ou huit jours de marche de Paris. Perdu dans ces sombres pensées, Victor n'avait pas vu qu'ils étaient arrivés au pied d'une énorme porte, entre deux tours crénelées. Les sentinelles refermèrent derrière eux en toute hâte.

De l'autre côté, la ville était en effervescence. Des paysans l'air égaré leur demandèrent si leurs villages brûlaient. Marceau les ignora. Verdun parut assez riche au lieutenant, les rues étroites et les façades grises, mais pourvue de bons commerces et la plupart des voies pavées, alors qu'à Paris tant de chaussées de terre battue se transformaient en cloaque à la moindre pluie.

À peine entraient-ils dans la ville basse qu'une série d'explosions les surprit. Chacun dans la rue s'immobilisa, nez levé. Un volontaire à l'uniforme dépareillé jura, le poing levé.

1. Aujourd'hui, Châlons-en-Champagne.

—Bon Dieu, ça n'aura pas été long, fit Marceau entre les dents.

Suivi par Dauterive et son garçon, il courut vers un gros escalier de pierre qui menait aux remparts tandis que les détonations se multipliaient, jusqu'à se fondre dans un roulement continu, comme si cent chariots aux roues ferrées roulaient en même temps. Sur le chemin de ronde, vieux ou jeunes, soldats ou officiers ou civils réquisitionnés, tous étaient livides.

En face à deux mille pas, les collines se couronnaient de fumée, percée par instants de violents éclairs. Les canonniers prussiens rechargeaient comme à la parade, pointaient et tiraient. Leurs obus survolaient les créneaux avant de fracasser les murs et les toitures, dans des craquements qui portaient au cœur.

Victor se mit à haïr la guerre de toute son âme. Il imaginait très bien la peur des habitants, leur terreur de voir leur maison s'effondrer et brûler avec tous ses occupants, leur affreuse impuissance avec ce sentiment que la mort peut vous toucher à tout instant.

Dans le vacarme, il était impossible de savoir si les canons français répliquaient. Marceau interdit à ses hommes de riposter au fusil depuis les remparts. Les Prussiens étaient hors de portée, ils devaient économiser les munitions, on en aurait besoin sacré nom de Dieu ! Les soldats cessèrent le feu, penauds.

Ils reprirent leur chemin dans les rues presque désertes, sous le tonnerre du bombardement. Une femme courait devant eux, un enfant contre elle, tirant l'autre par le bras. Une poule perdue picorait, indifférente au fracas.

La maison commune donnait sur une étroite rue, quelques pas plus loin. Passé le porche surmonté d'une terrasse à balustres, Dauterive et Joseph découvrirent les trois ailes d'un élégant hôtel particulier à un étage,

à hautes fenêtres, la pierre de taille ornée de médaillons sculptés et de motifs drapés. Sept ou huit individus d'âge mûr se disputaient dans la cour pavée, deux d'entre eux prêts à en venir aux mains.

Le premier était plus âgé et plus grand, en habit à la française et perruque grise, le nez et la figure d'un oiseau de proie :

— Toute la ville va brûler, je suis un ancien soldat et je sais de quoi je parle. Il faut se rendre !

Son contradicteur était jeune, blond et gras, en bonne redingote claire :

— Vous dites n'importe quoi, Ribière ! Aucune maison n'est détruite pour le moment.

— La ville *sera* brûlée et nous allons tout perdre ! Et nous devons aussi payer des indemnités. Il faut se rendre aux Prussiens, c'est une folie de résister.

On les entendait encore hurler de l'intérieur, malgré le ronflement incessant et l'éclatement des obus.

— Ce cafard de Ribière est de sortie, siffla Marceau en les entraînant dans le bâtiment. Traîtres d'aristocrates !

Au débouché du grand escalier, ils se heurtèrent à un groupe de militaires entourant un grand et solide officier d'une cinquantaine d'années, la face large et pleine d'énergie, le menton fort et le regard vif. Nicolas Beaurepaire, commandant de la place de Verdun.

Marceau fit son rapport en quelques phrases : les Prussiens occupaient entièrement la rive droite¹, et peut-être aussi une partie de la rive gauche, si bien que ces messieurs (il désignait Dauterive et son jeune compagnon) n'étaient passés que par miracle.

Beaurepaire examina Dauterive et Joseph, toujours bizarrement couverts de leurs manteaux d'hiver. Il ne

1. Qui correspond à peu près à l'est, la rive gauche s'ouvrant sur l'ouest de la route de Paris.

fit pas bonne impression au lieutenant, qui devinait sous son air martial une sorte de résignation stoïque. Le grondement lointain de l'artillerie accentuait cette sensation pénible. Il ressemblait à un commandant de bord persuadé que son bâtiment est perdu, mais qui veut faire bonne figure face à son équipage.

À sa demande, Dauterive se présenta :

— Je dois vous transmettre un message. En particulier. Beaurepaire consulta ses officiers du regard.

— Très bien. Messieurs, veuillez m'attendre dix minutes avant de commencer la tournée.

Puis il pria le lieutenant de le suivre vers l'aile droite. Après avoir traversé deux salles, ils s'enfermèrent dans un cabinet lambrissé de chêne sombre. Un matelas était placé dans un coin. Deux fenêtres donnaient sur la cour, une autre sur la terrasse et au-delà, sur la rue.

Sans un mot, Victor sortit de dessous sa chemise un portefeuille de cuir, dont il dénoua les lanières. Il déroula une bande de papier de six pouces de long sur deux de large où étaient inscrits ces mots :

La personne qui présentera ce billet connaît les intentions du Conseil exécutif ; on peut faire confiance à ce qu'elle dira.

Danton, ministre de la Justice

Servan, ministre de la Guerre

Lebrun, ministre des Affaires étrangères

Outre les signatures, le papier comportait des tampons officiels.

Le gouverneur soupira et rendit le document au jeune homme, avant de poser une fesse sur le coin de sa table surchargée de plans.

—Les intentions du Conseil exécutif... Très bien, je vous écoute, monsieur.

Le lieutenant hésita, un peu décontenancé et même blessé par cette espèce de désinvolture. Ses habits trempés lui parurent soudain glacés, si bien qu'il dut refréner un début de tremblement.

—Voici ce que je viens vous dire : des troupes nombreuses se rassemblent à Châlons. Il en vient de toute la France, et dans un mois quarante mille hommes seront sur le pied de guerre. Ils viendront appuyer l'armée du général Dumouriez devant Châlons. Il vous est demandé de tenir Verdun au moins quatre semaines. Le Conseil exécutif vous commande de détruire les moulins, de combler les puits et les fontaines, de faire sauter les magasins de poudre, de transporter dans l'intérieur les fourrages et les provisions de bouche, de soustraire aux alliés les bêtes de somme, les chevaux...

Beaurepaire voulut l'interrompre mais le jeune homme continua jusqu'au bout, même s'il se rendait bien compte de l'aspect grandiloquent et vaguement utopique (et en tout cas bien tardif) de ces consignes apprises par cœur avant de partir. Il fallait aussi envoyer vers Paris, Soissons, Châlons tous les bateaux de l'Aisne et de la Marne, qu'ils ne servent pas aux Prussiens. Il fallait que les habitants des campagnes prennent exemple sur les *Patriots* américains de la guerre d'Indépendance, qu'ils se cachent derrière les convois, leur tirent dessus et les arrêtent. L'ennemi était perdu si on le harcelait ainsi.

Pendant tout ce discours, l'artillerie prussienne n'avait cessé de tonner. Parfois, on entendait un fracas de tuiles ou de poutres, une habitation touchée. Beaurepaire fit quelques pas jusqu'à la croisée, puis se retourna vers son jeune hôte, les bras croisés, l'expression cadennassée :

—Vous avez entendu Marceau : la ville est cernée. Ce matin, Brunswick m'a envoyé un émissaire. Il m'a promis qu'il détruirait Verdun si je résiste, et qu'ensuite la ville serait livrée à *la fureur du soldat*. Vous savez ce que ça veut dire, je suppose. J'ai trente-cinq pièces d'artillerie alors qu'il en faudrait plus de cent, je n'ai pas de boulets et pas de canonniers, la moitié de mes hommes marche sans arme et sans uniforme, certains les pieds nus. Servan m'avait promis trois mille fusils, je n'en ai reçu aucun. Les murs tombent en ruine, il y a des brèches...

—Mais...

—Je n'ai pas fini, lieutenant. Il me faudrait quarante mille palissades, savez-vous combien j'en ai reçu ? Aucune.

—La nation se lève. Les volontaires accourent de tout le pays. Je les ai vus à Châlons. Dans un mois, la France alignera cent mille hommes. On vous demande de tenir un mois, vous ne pouvez pas refuser. Vous pouvez appliquer les mesures que j'ai dit, au moins une partie...

Les coups de canon ponctuaient cruellement ses mots, les contredisaient presque.

Beaurepaire leva la main.

—Ne vous méprenez pas. Ce qui pouvait être fait a été fait. Croyez-moi, je répons de mes hommes comme de moi-même, nous ne faiblirons pas. Mais ici, le ver est dans le fruit. Verdun a renoncé à son indépendance il y a trois cents ans pour se donner au roi. Ils ont préféré l'esclavage à la guerre. Je pense que rien n'a changé. Les bourgeois qui tiennent la ville sont riches, ils sont favorables à l'ordre ancien, ils n'aiment pas leur nouvel évêque, certains se sont plaints à moi qu'on ait emprisonné le roi. Ils tiennent le pays, ils ont les fermes, les commerces et les maisons, ils ont leurs demeures à la

campagne et leur train de vie. Ils ne laisseront pas tout brûler pour sauver Paris.

— Alors, il faut les contraindre...

Dauterive s'était redressé, le cœur battant sourdement.

Une explosion toute proche le fit sursauter.

— ... si Verdun tombe, la route de Paris est ouverte. Il faut tenir au moins quatre semaines. Ensuite, tout changera.

Beaurepaire hocha la tête, puis après un court sourire lui tendit la main :

— Je sais tout cela. Reposez-vous, lieutenant, on aura peut-être besoin de vous. Demandez à Marceau de vous mener à la citadelle et de vous trouver de quoi vous changer, vous et votre garçon. Et soyez rassuré : moi vivant, cette ville restera française.

Sa main était épaisse, rugueuse, la main d'un soldat. Victor sentit sa confiance revenir en un clin d'œil. Il n'était pas venu jusqu'ici pour rien.

Dehors, on entendit un obus ronfler très haut dans le ciel.